

THOMAS RAPHAËL

LA VIE COMMENCE À 20H10

roman



Par l'auteur de
Le bonheur commence maintenant

Flammarion

THOMAS RAPHAËL

La vie commence à 20h10

r o m a n

15h08. Sophie vient de raccrocher. C'était Joyce Verneuil, sa boss, la productrice de *La Vie la Vraie* – le feuilleton télé suivi chaque jour par des millions de Français. Ce soir, un des héros devait mourir. Joyce a changé d'avis. Peu importe si l'épisode est tourné, monté, prêt à diffuser: il faut tout modifier. La mission est impossible. C'est à Sophie qu'elle l'a confiée.

15h09. Sophie se souvient que le comédien a été viré. Personne ne sait où il se trouve... Et le plateau est à Nice. Sophie imagine déjà la colère de Joyce. Elle est tétanisée.

15h10. Cinq heures pour trouver le comédien. Le jeter dans un avion. L'habiller, le maquiller. Écrire entre-temps une nouvelle fin pour l'épisode, rapatrier les images à Paris, refaire le montage... Sophie n'est pas productrice. Elle est thésarde, et future prof de français. C'est du moins ce que croient Marc, son compagnon, et sa mère, directrice d'Université, qui ne pourraient jamais la soupçonner de travailler pour quelque chose d'aussi vulgaire qu'un feuilleton télévisé... Pourquoi ce pacte avec Joyce Verneuil? Comment s'est-elle retrouvée dans cette double vie?

15h11. Elle y pensera plus tard. L'épisode commence à 20h10. Il faut foncer...



Thomas Raphaël a 28 ans. Il a participé à l'écriture de plusieurs séries télévisées.

Flammarion

La Vie commence à 20h10

Thomas Raphaël

La Vie commence à 20h10

Un rêve vaut bien quelques mensonges

roman

Flammarion

Ce texte est une fiction. Les personnages et les situations y sont purement imaginaires : toute ressemblance avec des personnes ou des événements existant ou ayant existé ne serait que coïncidence.

© Flammarion, 2011.
ISBN : 978-2-0812-6065-8

*Ce roman est dédié aux productrices de télévision :
je vous aime.*

UN

— Il est 20h10 !

Annie a descendu les escaliers en courant, elle a sauté sur le canapé, elle a attrapé la télécommande.

— On a raté le début du journal !

J'ai sorti la tête de mon ordi (je lisais des blogs, petit plaisir du soir) et, à sa tête, j'ai vu que Marc n'avait aucune envie de regarder le journal de 20 heures. Il lisait *Libé*, Annie avait laissé passer l'heure, il s'était bien gardé de l'appeler.

Annie a tendu la télécommande à Marc. Marc l'a pointée vers l'écran. Comme tous les soirs, il est tombé sur la présentatrice de TF1. Il a zappé sur la 2.

Mais ce soir-là, ce n'est pas la tête du présentateur qui est apparue, ni un reportage. C'est un chien : Rex, le chien policier.

— Ah, s'est rappelé Marc, c'est la grève...

J'ai bien vu, il était coincé. Il n'allait pas revenir sur TF1. Il n'allait pas regarder Rex, le chien policier. Il ne pouvait pas non plus éteindre la télé, Annie aurait été trop déçue, déjà qu'on ne lui accordait qu'une demi-heure de télé par jour.

Alors c'est là, pour la première fois, à cette heure en tout cas, que Marc a zappé vers l'inconnu. Un bouton, une pression : il était sur RFT.

La chanson du générique de *La Vie la Vraie* a rempli la maison.

Annie n'en croyait pas ses yeux.

Ce que la vie ne dit pas/Le point de non-retour, le froid, les pleurs/Chacun sur le chemin/Exorciser le pire pour le meilleur/ On a foi en la vie/Battement de cœur/C'est mon bonheur/C'est le bonheu-eu-eu-eur...

L'épisode a commencé sur un vieil homme en costume qui tenait une adolescente par le bras. Il la menaçait d'organiser sa disparition si jamais elle révélait le secret que sa grand-mère lui avait confié avant de mourir. Il était question d'une légende dont la véracité ne devait être révélée sous aucun prétexte. Tout de suite après, on a revu l'adolescente en train de récupérer un vieux rouleau dans une consigne à la gare – elle avait noté le code sur un petit papier caché dans sa barrette à cheveux.

Puis on est passé à d'autres personnages, un jeune couple qui devait s'occuper d'un bébé. Les parents leur avaient demandé ce service car ils venaient de rentrer du Sénégal et ils étaient épuisés par le décalage horaire. Le jeune couple disait que c'était un calvaire de garder l'enfant, pour eux qui détestaient l'idée d'en avoir un. Avant la fin de l'épisode, on le sentait, ils seraient prêts pour être parents. La fille était probablement déjà enceinte.

Annie se régalait des images. Marc avait le doigt sur la télécommande. La grotte aux trésors pouvait se refermer à tout instant.

Encore d'autres personnages ensuite, deux jeunes – un Blanc et un Noir – se demandaient comment lutter contre le racisme dans les stades de foot. Le Blanc pensait à un fichier d'interdiction de stades pour les racistes identifiés, mais le Noir aurait préféré une association qui s'occuperait

du mal à la racine en organisant des conférences de sensibilisation dans les lycées. Il avait sans doute été lui-même victime de racisme dans les stades car il portait un pansement sur l'arcade sourcilière.

Annie oubliait d'avaler sa salive. Quant à Marc, après huit ans avec lui, je connaissais bien ces moments où son regard se figeait. Son cerveau s'agitait et mobilisait ses neurones en vue d'une critique méthodique, pluridisciplinaire, implacable. La machine était en marche. Et quand – ça n'allait pas tarder – il se mettrait à réfléchir à voix haute, je n'aurais pas besoin d'être d'accord avec lui, ni même de comprendre ce qu'il raconterait, pour le trouver terriblement sexy.

Après le Noir et le Blanc, on est revenu à l'histoire de l'adolescente en danger. Elle est allée chez un prof d'histoire de l'Université de Nice, Sophia Antipolis, pour lui montrer le vieux rouleau. En déroulant le papier, ils ont découvert un texte que l'adolescente a lu et que le professeur a traduit du grec ancien. Ce parchemin authentique du v^e siècle avant J.-C. était la preuve de la véracité de la légende des Oxybiens...

— On ne peut pas rester sans rien faire, a dit Marc.

Ses paupières ne clignaient plus.

— C'est de l'argent public tout ça.

Il avait les yeux collés à l'écran, c'était plus fort que lui, comme en voiture quand on voit un chien écrasé.

— On doit écrire à RFT.

Je n'avais pas vraiment envie que Marc écrive à RFT. Parce que je connaissais Marc. Et je savais que la lettre, c'est moi qui allais devoir l'écrire.

Depuis le canapé, il s'est retourné.

— T'es occupée, là ? Tu fais quoi ?

— Je lis des blogs. Y a un dessin super drôle sur celui de...

— Le problème, c'est que si c'est moi qui écris, je me connais, je vais m'énerver.

— T'as raison, mieux vaut ne rien faire. Et ça changerait quoi ?

— Parce que toi, tu trouves ça acceptable ?

Je n'étais pas sûre de savoir de quoi il parlait, mais il valait mieux que je ne trouve pas ça acceptable non plus.

— Évidemment, j'ai dit. Mais c'est juste un feuilleton...

— Juste un feuilleton ?

— Ça pourrait être mieux joué, c'est sûr, c'est cousu de fil blanc, d'accord, mais au fond...

— Au v^e siècle avant J.-C. ? Les Oxybiens ? En grec ancien ?

Marc était prof d'histoire à Bordeaux 3.

— Non... C'est sûr que ça, non, ce n'est pas acceptable...

— C'est pour ça, si c'est moi qui écris, je vais m'énerver.

— Pas forcément. Par exemple, tu pourrais attendre demain...

— Tandis que toi, tu sais rester calme et subtile, tu vas trouver les mots qu'il faut pour les culpabiliser sans les braquer, et bien leur faire sentir qu'ils devraient avoir honte.

— Tu me surestimes peut-être un peu ?

— Tu me connais, Biboulette, je ferais jamais aussi bien que toi...

Bordeaux, le 4 septembre

Madame, Monsieur,

Suite à la grève des journalistes de France 2, j'ai vu ce soir sur votre chaîne un épisode du feuilleton intitulé La Vie la Vraie.

Sachez que je regarde la télévision avec un sens de la sélection. La nièce de mon compagnon, qui a sept ans et qui vit avec nous, n'a d'ailleurs pas le droit de la regarder, sauf les informations ou un programme qui peut représenter un intérêt pédagogique et dont nous discutons ensemble.

— T'es sûr que je parle juste en mon nom ? On peut signer à deux. C'est plus logique, c'est ta lettre...

— Si je dis que je suis prof d'histoire, ils vont penser que je suis pas représentatif. Alors que toi, c'est bon...

Je vous écris car, dans l'épisode de ce soir, on a vu un professeur d'histoire déchiffrer ce qui a été présenté comme un parchemin en grec ancien, datant du V^e siècle avant notre ère, retrouvé à Nice, et prétendument vestige du peuple oxybien. Or, notre connaissance des Oxybiens, certes lacunaire, repose néanmoins sur la certitude qu'ils sont restés sans contact avec leurs envahisseurs massaliètes jusqu'au III^e siècle avant notre ère. Même en admettant qu'il eût été au final falsifié, comment croire qu'un prof d'histoire puisse tenir pour authentique, ne serait-ce qu'une seconde, ce document écrit en grec ancien et non en patois gaulois ?

— Tu tiens vraiment à *il eût été* ?

— On va même en remettre une couche, tu notes ?

Et je ne parle pas du cœur même de votre émission, faite d'histoires formatées pour plaire à tout le monde, de solutions simplistes à des problèmes de société édulcorés, et de romances

empruntées sans vergogne (mais affadies) à notre patrimoine littéraire.

Quant aux métaphores, références, et autres niveaux de lecture, l'actuelle doctorante et future professeur de français que je suis n'a même pas essayé de les chercher.

*En espérant d'autres temps où la télévision remplirait son rôle,
Bien cordialement,*

Sophie Lechat.

J'ai levé la tête de l'ordi.

— Tu vois que t'aurais pu l'écrire toi-même. Y a pas un mot qui est de moi.

— Oh, et le Sénégal, on a complètement oublié !

— Quoi le Sénégal ?

— Ben, oui : le Sénégal !

J'ai remis mes mains sur le clavier.

— Tu me dictes ?

P.-S. : Je m'interroge sur le décalage horaire dont souffrent les amis du jeune couple dans l'épisode. Le Sénégal étant situé sur le même fuseau horaire que la France, leur vol charter a dû être bien long et compliqué...

J'ai enlevé le ruban autocollant, fermé l'enveloppe, collé le timbre et recopié l'adresse depuis le site de RFT. Marc a pris la lettre et l'a posée sur le vieux guéridon près de l'entrée pour que je pense à la poster dès le lendemain. Avec un air de devoir accompli, il est retourné voir Annie au salon et l'a prise dans ses bras. Gros bisou, on se brosse les dents, on file au lit.

Il n'a jamais reparlé de la lettre, ni de *La Vie la Vraie*.

DEUX

Le facteur est passé à 10h16. Trois minutes plus tard que d'habitude. Le courrier est tombé sur le plancher au rez-de-chaussée, et mon cœur s'est un peu accéléré. J'ai écarté mes mains du clavier, j'ai levé les yeux vers la fenêtre et j'ai regardé le rosier du jardin, mais sans vraiment le voir.

Juste un mauvais moment à passer.

À part le courrier, j'aimais ma routine du matin. Marc partait à la fac vers 8h45. Il prenait Annie avec lui pour la déposer à l'école. La maison était toute calme. Je me refaisais du thé et j'écoutais la radio jusqu'après les infos de 9 heures. C'était un peu tricher sur l'horaire que je m'étais imposé (du lundi au vendredi, je devais être à 9 heures au bureau devant ma thèse), mais j'arrivais généralement à éteindre la radio juste au jingle après le flash info, pour être sûre de ne pas être tentée d'écouter l'émission d'après.

Faire le lit, ranger quelques habits qui traînaient : en quelques gestes je transformais la chambre en bureau. Faute de place, nous avions installé deux petits bureaux au pied du lit, un pour Marc, un pour moi. J'avais de la chance, j'avais celui qui donnait sur la fenêtre. Il arrivait souvent que nous travaillions dans la même pièce – pas

très confortable, j'avais l'impression que Marc lisait par-dessus mon épaule. Au moins, on se contrôlait l'un l'autre, pas question de rêvasser, c'était l'avantage. Tous les matins à 9h10, le lit devait être fait, les volets ouverts, et la chambre devenait bureau.

Une fois à ma place, le plus dur était de ne pas vérifier mes mails. Je n'en recevais pas beaucoup, et jamais aucun qui soit urgent, mais l'envie de me connecter à ma boîte était parfois trop forte. Le danger, surtout, avec les mails, c'est que ça implique d'aller sur Internet. Une fois le navigateur ouvert, il y a la tentation d'aller voir un site d'information. Puis un blog. Puis un second. J'atterrissais sur Facebook, et là c'était foutu. J'avais assez de retard dans ma thèse pour savoir que si je commençais comme ça, ma matinée était perdue. Sans compter que si je ne me mettais pas au travail avant le déjeuner, j'étais tellement en colère que je ne pouvais rien faire de l'après-midi non plus.

De l'eau chaude dans la théière, direct au bureau à 9h07, et sans vérifier mes mails. Si je franchissais le cap, j'étais sur des rails pour la journée.

Quant au facteur, le mieux, finalement, c'était de ne pas essayer de l'ignorer. J'avais testé plusieurs solutions, et j'avais décidé de ne pas attendre midi pour descendre voir le courrier. À partir du moment où je savais qu'il y avait des lettres au salon, et parmi ces lettres peut-être LA lettre, je n'arrivais plus à me concentrer. Vers 10h15, j'entendais le bruit des lettres qui tombaient sur le plancher (on habitait un quartier calme dans l'ouest de Bordeaux, dans une de ces petites maisons à un étage, collées les unes aux autres, qui n'avaient pas de boîte aux lettres mais une fente horizontale avec un battant en acier sur la porte). Et mon cœur s'accélérait.

Je suis descendue tout de suite et j'ai repéré une lettre avec l'adresse écrite à la main. *Mlle Sophie Lechat, 112 bis,*

rue du Tondu, 33000 Bordeaux. Puis j'ai vu le logo *Rive Gauche Éditions* juste au-dessus.

Encore un refus.

Le quatorzième refus.

J'avais lu sur un forum Internet que les réponses positives arrivaient par téléphone – pas par courrier.

J'ai mis les deux autres enveloppes de côté (des pubs) et j'ai ouvert la mienne :

Chère Madame, nous avons bien reçu le manuscrit intitulé Au grenier que vous nous avez adressé.

J'avais déjà les yeux au paragraphe suivant, dont le premier mot, à lui seul, résumait la lettre :

Malheureusement, après lecture attentive de votre texte par notre comité, il est apparu que Au grenier ne correspond pas à ce que nous recherchons pour notre ligne éditoriale.

La lettre ne disait rien d'autre, juste la phrase standard pour finir :

Nous vous souhaitons bonne chance dans la suite de vos démarches, et vous prions de bien vouloir, etc. Avec le PS en bonus : Si vous souhaitez récupérer votre manuscrit, merci de nous faire parvenir sous deux mois une enveloppe A4 à soufflets, affranchie à 7,50 euros.

J'ai voulu déchirer la lettre, mais je me suis retenue. Je me suis assise par terre devant le buffet du salon. On y rangeait tous les dossiers administratifs. J'ai sorti ma chemise en carton bleue. C'était le seul dossier auquel je n'avais pas donné de titre. Pour dire quoi ? « LETTRES DE REFUS » ? « AMBITIONS RIDICULES » ? « ARCHIVES ÉCHECS SOPHIE » ? Théoriquement, j'aurais dû classer mes lettres en haut, au bureau, avec la sauvegarde du manuscrit sur CD-Rom et toutes les notes

que j'avais prises pour mon roman. Mais je ne me voyais pas travailler avec ces lettres en permanence à côté de moi.

J'ai remis de l'eau à chauffer. Puis je suis remontée. Difficile de se replonger dans la rédaction de ma thèse après ça, d'autant qu'au bout de trois ans, l'excitation du départ n'était plus exactement intacte... Tous ces mois, tout ce temps perdu, à jongler entre mon roman et ma thèse ! Selon Marc, une bonne thèse se mûrit en quatre ou cinq ans. Il parlait d'un « temps de maturation incompréhensible » : il disait que même si je n'avais pas écrit mon roman, je n'aurais toujours pas fini ma thèse. Il y avait une part d'inconscient dans toute réflexion, et on ne pouvait pas aller plus vite que son cerveau. Ça ne l'avait pas empêché, lui, de finir sa première thèse en moins de trois ans.

Dans la petite boutique tenue par des Roumains près du campus, j'avais fait tirer quinze exemplaires du manuscrit : autant que de maisons d'édition que j'avais ciblées. (Quinze copies reliées, le tout pour 130 euros, 15 % de mon allocation de thèse.) Je les avais envoyés par ordre de préférence. À chaque fois, j'avais imaginé mon nom sur la couverture dans le format de la collection. Et j'avais gâché plusieurs grosses enveloppes kraft pour que même l'adresse soit parfaite – le bon stylo, le bon endroit, la bonne écriture, la bonne taille.

J'avais attendu plusieurs semaines entre chaque envoi pour que les éditeurs de chaque maison aient assez de temps pour prendre leur décision.

À la poste, à chaque fois que je glissais un manuscrit sous la vitre du guichet, j'avais une émotion bizarre : mes soldats partaient sans moi. Ils partaient loin, tout seuls, quelque part à Paris – et les chances de victoire étaient minces. Je les aurais bien accompagnés pour m'assurer qu'ils débarquent sur le bon bureau, qu'ils soient lus par les bonnes personnes, avec attention et jusqu'au bout. Je

les imaginais, mes pauvres manuscrits, oubliés dans des cagibis sans lumière, entassés sous des centaines d'autres manuscrits. Les lisait-on vraiment ? Ou était-ce seulement une secrétaire déprimée qui passait ses journées à imprimer des lettres de refus ? Elle ajoutait parfois une ou deux phrases à la main pour donner l'impression aux écrivains ratés de la France entière que leur travail avait été étudié. J'imaginai très bien la tête de la secrétaire.

Au printemps, la pile de manuscrits sous mon bureau m'arrivait presque aux genoux. Aujourd'hui, ce n'était plus une pile : il n'en restait qu'un.

— Toi, tu as la tête de quelqu'un qui a reçu du courrier...

Marc est rentré à la maison en début d'après-midi. Il ne donnait pas de cours l'après-midi. Je n'ai pas attendu qu'il vienne vers moi.

— Rive Gauche Éditions, j'ai dit.

Il a serré les lèvres.

— Il restait qu'eux, j'ai ajouté.

Marc a pris son sourire rôdé pour l'occasion : un brin de détachement, un brin d'empathie. Le terrain était tellement miné qu'au gramme d'émotion près il risquait d'être maladroit.

— Ils disent quelque chose de spécial ?

— Rien du tout. Juste *malheureusement*. Et une rançon de sept euros cinquante si je veux revoir mon manuscrit.

Il a laissé passer un peu de temps puis il m'a demandé si je voulais qu'il cuisine. Mais je ne tenais pas à ce qu'on déjeune ensemble. D'ailleurs, la plupart du temps, je ne déjeunais pas. Je me faisais juste une soupe ou une salade rapide que je mangeais à mon bureau pour ne pas perdre le rythme de mon travail. D'autant qu'après je devais

arrêter de bonne heure pour ne pas manquer Annie à la sortie de l'école.

— Je vais essayer de rester sur ma thèse. Que je réussisse au moins quelque chose...

J'ai sorti du frigo le reste de salade de riz que j'avais préparée la veille. Marc m'a prise doucement par la nuque pour me rapprocher de lui et il a déposé un baiser dans mes cheveux. J'ai vite grimpé les escaliers sans le regarder. À l'étage, avec ma pauvre salade de riz, je me suis sentie minable (sans compter que j'avais oublié de prendre une fourchette).

Quelle idée j'avais eue de parler à Marc de mon roman et de mon projet d'être publiée ! Mais plus j'avais avancé, plus c'était devenu impossible de le lui cacher. Le soir, il me demandait des nouvelles de ma thèse et je ne pouvais pas inventer à chaque fois un nouveau prétexte pour expliquer que je n'avais pas écrit un paragraphe. Et puis j'étais fière de mon roman, j'étais contente d'avoir un projet en parallèle de ma thèse, je n'aurais pas pu résister à la tentation de partager ça avec Marc. Lui, il était sorti de Normale sup, avec l'agrégation, à vingt-trois ans, avait terminé sa première thèse à vingt-six, enseigné en lycée en parallèle de sa seconde thèse qui avait été publiée quand il avait vingt-neuf ans. Il avait été nommé maître de conférences dans la foulée, puis directeur d'un laboratoire de recherches et professeur des Universités à trente-quatre ans – le plus jeune de Bordeaux 3.

Moi j'avais le CAPES, deux ans de retard dans ma thèse. Et bientôt trente ans.

Alors si j'avais au moins pu donner à Marc la fierté de dire à tout le monde qu'il partageait sa vie avec une femme qui était écrivain...

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

Dépôt légal : juin 2011
N° édition : L.01ELIN000247.N001